

La médiathèque et autres histoires inutiles

Adrien Von Nagel

Préface

L'anarchisme n'est ni une solution brevetée à tous les problèmes de l'humanité ni, comme on lui en fait aussi souvent le reproche, une utopie de parfaite organisation sociale puisqu'il rejette par principe tout programme et tout concept définitifs. L'anarchisme n'accorde de crédit à aucune vérité absolue, ne fixe aucun objectif définitif au développement humain mais croit en une perfectibilité illimitée de l'organisation sociale et des conditions de vie des êtres humains, qui ne cessent de tendre vers des formes d'expression plus élevées et pour lesquelles il est donc impossible de fixer par avance un point d'achèvement ou un but déterminé.¹

1. ROCKER Rudolph, *Théorie et pratique de l'anarchosyndicalisme* (Préface de CHOMSKY Noam, trad. BAILLARGEON Normand), Bruxelles, Aden Éditions, 2011, p. 202.

Je voulais commencer ce livre par cet extrait de *Théorie et pratique de l'anarchosyndicalisme* de Rudolph Rocker. Je trouve ce passage particulièrement éclairant, dans la mesure où il présente l'anarchisme comme une idéologie non déterministe, allant à l'encontre de la croyance populaire qui l'associe souvent à la recherche d'un idéal utopique préétabli. Le ton est donné, il ne s'agit pas tellement d'atteindre une fin, mais de se concentrer sur les moyens mis en œuvre, avec pour seul horizon la promesse d'une « perfectibilité illimitée ». C'est dans ce sens que l'anarchisme — ou communisme libertaire — diffère du marxisme. En effet, sous sa forme marxiste-léniniste, le marxisme constitue une forme de téléologie historique. Pour Marx et Engels, l'abolition des classes sociales, et la destruction de la bourgeoisie au profit de la classe prolétaire, passe forcément par l'étape intermédiaire de la dictature du prolétariat. On est ici face à une forme que l'on pourrait nommer

« d'histoire a priori », où l'avènement du communisme serait contraint par un tracé prédéfini, une route à suivre afin d'atteindre ses objectifs. En ce sens, les moyens sont ici justifiés par la recherche d'un but absolu ; moyens et fin sont alors deux entités distinctes d'un même projet, l'une étant au service de l'autre.

C'est ainsi que la pensée de Rocker rejoint une idéologie que l'on pourrait qualifier de « pragmatisme de gauche », le pragmatisme signifiant ici la mise en adéquation des modalités de luttes avec les fins recherchées. L'anarchosyndicalisme en est un parfait exemple, tant il s'efforce à faire coïncider ses pratiques militantes et ses formes démocratiques internes, avec pour horizon le communisme libertaire.

C'est cet anti-déterminisme historique qui pour moi résonne comme un appel à la multiplication des récits. La chute du grand récit marxiste invite, en quelque sorte, à la création de nou-

veaux récits pluriels, en rupture avec les anciens. C'est aussi l'opportunité de redonner au terme « utopie » sa signification initiale. Comme exprimé dans l'ouvrage éponyme de Thomas More¹, l'utopie n'est pas un idéal fantasmé et inaccessible, mais une altérité en critique constante envers la société de laquelle elle émane.

La science-fiction est depuis longtemps un réservoir de récits futuristes, décrivant des sociétés aux fonctionnements divers et variés. La science-fiction *mainstream* est néanmoins loin de représenter un genre particulièrement centré sur les idéologies libertaires. Elle est même devenue pour certaines entreprises technologiques un vivier d'idées illimitées afin d'accroître leur capital. Quelques exceptions subsistent

2. MORE Thomas, *L'utopie* (préface de MAZAURIC Claude, trad. STOUVENEL Victor, revu et annoté par BOTTIGELI Marcelle), Nouvelle Édition, Paris, Libro, 2016.

néanmoins, comme Ursula K. Le Guin ou George Orwell par exemple.

L'hégémonie capitaliste a eu un impact non négligeable sur la nature des récits émergents de la science-fiction *mainstream*, cette dernière étant constamment rapportée à une maximisation utilitariste, par les innovations technologiques qui y sont décrites, ou encore en propageant les fantasmes d'une croissance illimitée ou d'une conquête spatiale salvatrice.

Cette recherche de l'«utile» à tout prix — forme éminemment libérale du principe de causalité —, est présente à tous les niveaux de notre vie. Elle est constitutive de la manière dont on conçoit nos actions, notamment artistiques et militantes. Elle forge notre volonté d'optimiser notre productivité au profit d'une «utilité» supérieure, d'une recherche continue de rendement. L'«utilité» c'est s'éloigner de l'action présente pour n'en mesurer que les effets recherchés. Vouloir se rendre

« utile » c'est également souscrire à l'idée que l'action individuelle aurait un quelconque impact sur les systèmes globaux.

Je revendique une pratique de l'« inutile ». Une pratique qui serait seulement concentrée sur son exécution présente, et non sur ses effets désirés ou fantasmés. « Le principe d'inutilité » c'est tenter de faire exister maintenant ce qui peuple nos esprits, sans reporter leur réalisation à plus tard, dans l'espoir d'optimiser leur efficacité. C'est faire proliférer les espaces « autres », fictifs ou non : ZAD, espaces autogérés, nouvelles formes démocratiques, utopies narratives, etc. C'est s'offrir le bénéfice de l'expérimentation, essayer des choses, être dans l'incertitude, reconnaître ses faiblesses. C'est reconnaître que notre impact sur le monde est négligeable, et que notre perfectibilité est illimitée.

*Ce qui suit est un recueil de nouvelles
communistes.*

La médiathèque

À chacune de mes visites dans la médiathèque de ma commune — la plus grande du *secteur 6*, composée elle-même d'une vingtaine de communes —, je ne peux m'empêcher de penser à la courte nouvelle écrite par Jorge Luis Borges en 1941 : *La bibliothèque de Babel*. Dans cette nouvelle, Borges, ou plutôt le narrateur, décrit une bibliothèque aux dimensions démesurées ; une succession de pièces hexagonales, toutes identiques se déployant dans toutes les directions. Dans chacune des pièces de la bibliothèque se trouvent, contre les murs, des étagères de taille invariable — vingt au total — contenant chacune trente-deux livres de taille

identique. Chaque livre a quatre cent dix pages, chaque page quarante lignes, et chaque ligne environ quatre-vingts caractères. Tous les livres sont écrits avec le même alphabet de vingt-cinq caractères; vingt-deux lettres minuscules, l'espace, la virgule et le point. La particularité de cette bibliothèque aux dimensions, de prime abord, infinies, est qu'elle contient tous les livres écrits à ce jour — ainsi que tous ceux amenés à l'être. Il n'existe pas deux livres identiques dans la bibliothèque. Il n'existe pas non plus de texte — fut-il écrit avec l'alphabet de vingt cinq caractères décrit par Borges — qui ne soit déjà présent dans un des innombrables ouvrages de la bibliothèque; du traité de sciences au roman d'aventure, en passant par les notes les plus personnelles de mon journal intime, tout est présent dans la bibliothèque.

Si l'on venait à se balader dans la bibliothèque, on aurait néanmoins grand mal à trouver un livre qui ne soit autre chose qu'une suite aléatoire de

caractères sans queue ni tête. La bibliothèque contient l'intégralité des combinaisons possibles de livres de quatre cent dix pages, composés de quarante lignes, elles-mêmes constituées de quatre-vingts caractères; un nombre frôlant l'infini. Statistiquement, il est donc *presque* impossible de trouver un livre déchiffrable, en flânant parmi les rayonnages de la bibliothèque. Dans la nouvelle de Borges, la bibliothèque n'est rien d'autre que l'univers tout entier.

Dans les rayonnages de la médiathèque de ma commune, il n'y a pas une infinité de livres. D'ailleurs, contrairement à la bibliothèque de Babel, tous veulent dire quelque chose — si l'on met de côté les ouvrages les plus abscons. Le bâtiment, un ancien lieu du pouvoir institutionnel bourgeois réhabilité en médiathèque, s'étend sur plusieurs milliers de mètres carrés. Les larges pièces, hautes de plafond, décorées de splendides moulures, accueillent des étagères fournies, des fauteuils confor-

tables disposés aux quatre coins de la pièce. Les salles de lectures — qui sont de loin mes lieux favoris — sont suivies de pièces où les fauteuils ont en partie cédé leur place à de larges tables, sur lesquelles il n'est pas rare de voir traîner des piles de livres. Certaines sont équipées d'ordinateurs permettant de se connecter au réseau des médiathèques, qui s'étend sur tout le pays et au-delà. Dans la partie nord du bâtiment se trouvent des salles sombres composées d'alcôves dans lesquelles on peut regarder des films ou tout autre contenu audiovisuel. À proximité, on trouve également de grandes salles de projection, où chacun et chacune est libre de proposer et diffuser le contenu qu'il souhaite. Des projections ont lieu tous les jours, et la grande variété de choix permet à tout le monde d'y trouver son compte. Il y a également un espace dédié à la musique et aux autres contenus audio, ainsi qu'une ludothèque. Au sous-sol se trouvent les archives, où sont stockés des documents anciens, rares, fragiles,

ou bien les trois à la fois, ainsi que tous les documents qui, si peu consultés, sont presque tombés dans l'oubli.

Aux alentours d'une étagère en métal, je m'empare d'un livre à la couverture souple. Je feuillette les pages négligemment, en espérant que mon regard s'arrête sur quelques titres de chapitres, ou mots qui viendraient capter mon attention. Le livre, de taille moyenne — bien trop grand pour rentrer dans une poche de taille raisonnable — contient, sous sa couverture de plastique souple et brillant un nombre extraordinaire de pages. Plusieurs milliers de feuilles d'une finesse extrême. Il est courant de trouver ce genre de papier dans les livres imprimés récemment, et malgré leur apparente fragilité, on peut aisément tourner les pages précipitamment sans risquer de les abîmer. Je repose le livre dans les rayonnages ; en définitive, il ne faut jamais se fier au titre sur la couverture, au risque de se retrouver déçu par son contenu.

Dans les étagères directement accessibles aux visiteurs, on pouvait trouver une grande diversité de livres aux formats et matériaux divers — un nombre encore plus grand d'ouvrages se trouve dans les réserves. Il semble que cette diversité soit pour le moins totalement absente des médiathèques aménagées récemment; une preuve supplémentaire que la réduction matérielle s'applique au détriment de la diversité. On se rapproche de plus en plus de l'uniformité mathématique des ouvrages de la bibliothèque de Babel, pensais-je. Mais contrairement aux médiathèques précédemment évoquées, celle de ma commune compte une des plus grandes diversités d'ouvrages et de documents à son actif. Les rayonnages sont remplis de livres aux formats et aux épaisseurs diverses. Des livres de tous âges, qui ont traversé les années pour se retrouver sur ces étagères. Les livres alignés sur les étagères forment les contours d'un paysage fait de creux et de pics, comme de multiples lignes

d'horizon s'étendant contre les murs. Il y a des livres recouverts d'une couverture épaisse au touché doux comme de la peau ; les textes et les images, lisses et brillantes, dessinent comme des crevasses à la surface des ouvrages. D'autres sont abrités sous une épaisse couverture cartonnée, parfois recouverte d'une fine couche de vernis coloré, parfois brute, ornée seulement d'écritures monochromes. D'autres encore sont faits de plastique aux textures et propriétés diverses : translucide, souple, rigide, granuleux, etc. Dans certains cas, le papier est fabriqué avec un alliage de roche qui le rend indéchirable et infroissable, tout en lui conférant une remarquable souplesse. On a arrêté de fabriquer ce genre de papier, car il était bien plus arrangeant d'utiliser des matières organiques, plus faciles à produire et à recycler.

La plupart des livres d'aujourd'hui sont imprimés sur le même papier fin légèrement terne, et sont habillés d'une couverture en carton souple et neutre.

Faciles et rapides à produire, peu coûteux en énergie, ces livres représentent la nouvelle industrie à vocation écologique. Une industrie qui se détache des modèles productivistes du capitalisme du début XXI^e siècle. Rien n'est produit en excès, et l'uniformisation des formats permet un gaspillage de ressource virtuellement nul. En contrepartie, la plupart des médiathèques — et les rares bibliothèques personnelles — sont peuplées de livres à l'apparence froide et austère.

Cela fait maintenant plusieurs années que la classification des documents dans les médiathèques a évolué. Les systèmes de classification archaïques comme la CDD (classification décimale de Dewey), ou la CDU (classification décimale universelle) ont été progressivement remplacés par des systèmes d'indexation libre. Les principales critiques envers ces deux anciennes méthodes étant qu'elles furent créées dans un contexte colonial

et occidentalocentré. Par exemple, les sections traitant des langues anglaises et européennes y sont surreprésentées. Dans la division « Littérature », huit sections sur neuf concernent les langues anglaises et européennes, tandis qu'une seule traite de toutes les autres langues. Pareil en linguistique, où une seule section sur neuf, traite de toutes les langues non occidentales. Le même problème se pose dans la division « Religion » où sept sections sur huit traitent des religions chrétiennes. Afin de répondre aux critiques, la classification de Dewey a été maintes fois révisée ; par exemple, les sujets traitant de l'homosexualité ont été déplacés de la section « problèmes sociaux » à la section « mœurs et pratiques sexuelles », mais aucune de ces modifications n'ont réussi à changer en profondeur un système dont les maux remontaient à sa création. De nombreux autres exemples montrent que le système de classification de Dewey fut réalisé dans un contexte social dépassé, dont il était temps de tourner la page.

La taxinomie sociale évolutive — encore appelée folksonomie génétique — est le système d’indexation le plus usité à ce jour. Il est utilisé pour la classification, aussi bien physique, que numérique, de documents. Cette classification découle des études de taxinomie sociale — plus connue sous le terme de classification par tags — menées au début du XXI^e siècle. Néanmoins si la taxinomie sociale a montré son efficacité pour la classification et l’indexation de contenus numériques, son fonctionnement n’est pas du tout adapté à la classification physique de documents. Une des solutions trouvées fut de combiner la taxinomie sociale avec l’algorithmie évolutionniste.

Les algorithmes évolutionnistes s’inspirent du Darwinisme afin de résoudre des problèmes divers. En combinant ces deux champs d’études, les nuages de tags, auparavant inaptes à constituer une forme de classification hiérarchisée cohérente, sont devenus les matériaux de la nouvelle classifica-

tion populaire des médiathèques. Les algorithmes évolutionnistes traitent les métadonnées taxinomiques générées par les usager·es du peer-net — le réseau décentralisé des communes — afin de créer une classification hiérarchisée, applicable à la classification physique de documents. L'algorithme compare ces données, avec les mots clés utilisés par les utilisateur·ices pour la recherche de documents présents sur le peer-net. Il discrimine ensuite les tags en fonction de leur pertinence d'accessibilité, et de leurs qualités de classification. Les tags subissent ensuite plusieurs étapes de sélections, à la manière de la sélection naturelle. Les tags les moins efficaces sont déclassés dans l'ordre hiérarchique, tandis que les plus efficaces sont testés dans une nouvelle étape de sélection, et ainsi de suite, jusqu'à la formation d'une classification en groupes, composés de parties, elles-mêmes composées de sous parties, etc. Cette classification est particulièrement efficace, car elle se base sur les habitudes de recherche

des utilisateur·ices du peer-net à travers le monde. La puissance des algorithmes a permis de créer un système de classification décentralisé, transparent, et instinctif. Dans la médiathèque, chaque livre semble être à sa place, il suffit de se référer aux grands panneaux thématiques, pour trouver en un instant le livre désiré.

La folksonomie génétique a un autre avantage face à la classification décimale de Dewey. En effet, cette dernière est figée et presque impossible à faire évoluer. La classification de Dewey comporte 10 classes, 100 divisions, 1000 sections, elles-mêmes divisées en sous-sections. C'est un indice, composé de trois chiffres, qui détermine la place de chaque document au sein de cette arborescence. Par exemple un livre traitant d'urbanisme, aura pour indice 710 ; le premier chiffre correspond à la classe « Art » (700), le deuxième à la division « Urbanisme ; aménagement du territoire » (710), et le 0 indique que l'ouvrage traite de généralités dans son

domaine. Un livre traitant de l'art des jardins aura pour indice 712 — le dernier chiffre faisant référence à la section « Art des jardins » dans la division « Urbanisme ». Le principal problème de cette classification est qu'une fois que tous les emplacements sont occupés, il n'est plus possible d'ajouter de sujets dans les classes, divisions et sections. Les nouveaux champs de recherches se retrouvent alors obligatoirement relégués dans des sous-sections obscures.

La folksonomie génétique, de par sa nature participative et automatisée, a permis de créer une classification plus juste, diversifiée, et évolutive. Son système d'indice est différent de celui de Dewey. Chaque section est définie par un nombre décimal, non limité en taille, rendant possible l'ajout de sections à l'infini. Chaque passage d'une section à une sous-section est marqué par un point, et chaque nombre fait référence à un tag unique, pouvant être utilisé à quelque niveau hiérarchique qu'il soit.

Chaque tag constitue une catégorie à part entière.

Prenons pour exemple un livre traitant de la reproduction des fourmis. Son indice est « 3.176.1068.809... », le nombre 3 correspond au tag « Sciences générales », le 176 au tag « Zoologie », le 1068 au tag « Entomologie », et le 809 au tag « Reproduction ». Les points de suspension en fin d'indice indiquent qu'il s'agit d'une version abrégée — souvent inscrite sur la couverture et le dos des livres —, tandis que la version complète figure à l'intérieur du livre et dans le répertoire informatique. Le nombre 1521 correspond au tag « Fourmi »; l'indice complet de ce livre traitant de la reproduction des fourmis est donc : « 3.176.1068.809.1521 ». Sachant qu'un tag peut être utilisé à différents niveaux de l'arborescence; un livre de généralités sur la reproduction aura pour indice « 3.809 ». Pour finir, dans le cas où un ouvrage traiterait de deux sujets simultanément, les nombres correspondant aux tags sont séparés d'un tiret simple,

le nombre le plus grand précédant toujours le plus petit. J'ai lu un livre récemment, il avait pour indice « 3.1377-2583 ». Il traitait de l'étude comparative de la croissance des algues et des champignons. Le nombre 3 correspondait à la catégorie « Sciences générales », le 1377 à « Champignon », et le 2583 à « Algue ».

La médiathèque peut-être divisée en deux parties distinctes, une physique et une autre dématérialisée, ces deux parties fonctionnant de manière similaire.

La partie physique de la médiathèque comprend toutes les infrastructures architecturales, ainsi que tous les documents qui y sont stockés. Contrairement à la bibliothèque de Babel, elle constitue un espace délimité, pouvant contenir un nombre fini de documents. Chaque médiathèque, en fonction de sa taille, sa localisation, et son histoire, possède une collection unique et spécifique. Les documents proviennent de sources diverses. Ils

viennent d'anciennes médiathèques, de librairies — lieux dans lesquels étaient vendus des livres —, de collections personnelles, etc. Les ressources d'une médiathèque dépendent directement de son histoire et de son entourage culturel immédiat. Le reste des documents provient des manufactures, ou de dons d'autres médiathèques.

Comme dans toutes les médiathèques les visiteur·ses peuvent consulter librement les documents sur place, ou les emmener chez elleux si besoin. Les documents doivent simplement être restitués après un certain délai, afin de permettre à d'autres de les consulter à leur tour.

Prenons en exemple un·e usager·e pour comprendre le fonctionnement de la médiathèque et de son réseau. Si l'usager·e fait la requête d'un livre non disponible dans la médiathèque, plusieurs solutions s'offrent à elle·lui. Dans un premier temps, on vérifiera la disponibilité du livre dans les médiathèques

aux alentours ; ensuite, si ce dernier est indisponible, ou ne peut être récupéré par l'utilisateur, on pourra envisager de faire transiter le livre depuis une médiathèque distante. De fréquents transits sont ainsi effectués entre les différentes médiathèques, soit pour transporter des livres nouvellement manufacturés, soit, dans notre cas, pour des transferts de documents. Certains documents peuvent ainsi parcourir plusieurs centaines de kilomètres, faisant parfois escale dans plusieurs médiathèques. Dans le cas de figure où aucune médiathèque ne serait prête à se séparer de l'un de ses ouvrages momentanément, ou dans l'éventualité où aucune médiathèque dans le rayon de transit ne posséderait ledit livre, on pourra alors, en dernier recours, envisager de manufacturer l'objet. Il sera alors fabriqué dans une des manufactures du secteur — en cas d'impression en grand volume —, ou bien grâce à une des machines situées dans l'enceinte de la médiathèque. Ces machines, entière-

ment automatiques et en libre service, permettent d'imprimer n'importe quel livre, dans le format standard des médiathèques; soit précisément 148 mm sur 210 mm, avec un maximum de cinq cents pages par volume. Dans l'éventualité où le livre ferait plus de cinq cents pages, il pourra être imprimé en plusieurs volumes.

Pour imprimer un livre, il est évidemment nécessaire que ce dernier ait été préalablement numérisé. Depuis la levée des enclosures sur les droits de reproductions et de diffusions, on peut librement télécharger n'importe quel livre depuis le peer-net. Lors de la révolution, l'appropriation des bases de données des grandes entreprises du *cloud*, telles que Google, Amazon, Apple, Facebook et Microsoft, permet de récupérer une grande quantité de documents numériques — en plus des données personnelles soutirées à la population par ces groupes.

Les autres documents n'ayant jamais été numérisés, le sont progres-

sivement par les équipes d'archivage de la médiathèque. Fréquemment, des livres anciens et rares sont déposés par des particulier·es, lassé·es de les voir prendre la poussière sur des étagères, et viennent s'ajouter à la collection, toujours grandissante, des médiathèques.

La manière par laquelle sont créés et diffusés de nouveaux contenus a changé aussi. Auparavant, il était nécessaire de passer par une maison d'édition — organisme de publication et de diffusion de livres — afin que son livre soit distribué ; maintenant, il suffit de se rendre dans une médiathèque et d'y déposer son manuscrit — au format physique ou numérique —, pour qu'il soit automatiquement ajouté au réseau, puis manufacturé et envoyé aux différentes médiathèques des alentours. Chaque jour, de nouveaux livres sont ainsi ajoutés au catalogue, et mis à la disponibilité de tou·tes.

La médiathèque sous sa forme décentralisée, fonctionne de manière comparable à son pendant physique. Chaque médiathèque possède son propre serveur, avec sa propre collection d'ouvrages — et autres contenus numériques. On peut s'y connecter à tout moment sur les ordinateurs en libre-service, ou depuis son domicile, pour y télécharger des fichiers. Si le fichier recherché est absent du serveur de la médiathèque locale, une requête est envoyée, de manière instantanée et transparente, au serveur le plus proche possédant le fichier. Le fichier est alors téléchargé à la fois sur l'appareil de l'utilisateur, et sur le serveur de la médiathèque locale. Ce système permet qu'un fichier ainsi téléchargé puisse être accessible à tout moment, sans transiter par un serveur distant. C'est sur ce fonctionnement que repose la base du système d'archivage et de protection des documents numériques. En effet, chaque médiathèque possède une copie numérique de l'index de toutes

les médiathèques du réseau, c'est à ce document qu'on se réfère pour localiser les fichiers numériques. Cet index répertorie tous les documents numériques et physiques. Cette redondance permet à l'index d'être immunisé contre toute tentative d'altération, ou de suppression.

Les fichiers les plus courants et les plus consultés sont présents sur de nombreux serveurs des médiathèques ; inversement, les fichiers les plus rares ne sont présents que de manière éparse sur l'ensemble du réseau. Lorsqu'un document n'est plus consulté pendant un certain temps, il est supprimé du serveur. Afin d'éviter que les documents les plus rares ne disparaissent à tout jamais, le système informatique partagé des médiathèques s'assure toujours qu'au moins deux copies de chaque document soient présentes sur l'ensemble du réseau.

Le grand réseau des médiathèques reflète aussi les différences culturelles des zones qu'il englobe. D'un serveur à

l'autre, les livres changent progressivement de langues. Une région montagnieuse aura, par exemple, tout un rayon traitant de l'alpinisme et de géologie, tandis qu'une commune en bord de mer aura une salle entière dédiée aux espèces sous marines.

Si la bibliothèque de Babel représente un accès à un savoir infini, désordonné, discret ; inconsistant dans son abondance ; un savoir d'une utilité hétéroclite et incertaine, dicté par les seules lois de la probabilité ; un trop-plein, que même les opérations de censure, opérée dans la nouvelle de Borges, ne sauraient désengorger ; elle est avant tout une représentation anhistorique du savoir. Et c'est peut-être sa principale différence avec la médiathèque de ma commune. La médiathèque, elle, est un pur produit de l'histoire, que ce soit dans son organisation, dans l'agencement de ses savoirs, ou dans sa classification. C'est le poids de l'histoire qui pèse, même inconsciemment, dans la

main du visiteur·se, lorsqu'iel s'empare d'un ouvrage. Chaque médiathèque est le fruit d'un parcours, qui témoigne de sa place dans l'histoire. C'est toutes ses petites particularités qui la définissent, et qui font d'elle un objet de savoir unique.

Aparté :

En périphérie du réseau, il existe une petite médiathèque abritant un livre unique n'ayant jamais été numérisé ni dupliqué. On ignore tout de son contenu. L'index confirme bel et bien son existence, mais impossible de mettre la main dessus. On suppose qu'il se cache sur une des innombrables étagères des archives souterraines de la médiathèque.

Tout s'effondre

Batailles de campagne

Depuis le ciel s'offre un spectacle magnifique. Sous les épais nuages se déroulent d'immenses territoires ruraux, une multitude de parcelles séparées par des haies, barbelés et grillages, comme un échiquier de géant. Des champs de houblon, de blé dur, d'avoine, de tournesol, de blé tendre, d'orge, d'épeautre, de maïs, de seigle... Les forêts s'étendent, à la manière de récifs vert sombre sur une mer cuivrée. Le vent se lève et forme des vagues à la surface des champs.

C'est à travers les yeux d'un oiseau que l'on observe de la manière la plus générale et la plus analytique le mouvement des troupes au sol. En dessous, on aperçoit l'armée de libération. Elle avance lentement. Elle emprunte les routes, les chemins sinueux, elle descend dans les fossés, les ornières, elle traverse les forêts, les champs, les collines, les rivières à gué. Elle traverse les hameaux, les villages, les petites

villes, les grandes villes, les zones industrielles. Jamais en ligne droite ; elle semble vouloir couvrir le plus de territoire possible en une seule traversée.

Lorsque la troupe pénètre les denses prairies, d'innombrables petits sillons zigzagants se forment à la surface. Les herbes hautes et humides gardent un temps la trace de son passage, avant de reprendre leur forme initiale.

Il faut être attentif. Un petit groupe se sépare du reste du convoi. Il se dirige vers une maison isolée. Il disparaît un instant. Depuis la maison, on entend des cris et du verre brisé. On s'agite. Des choses sont lancées par les fenêtres. Elles s'écrasent lourdement dans l'herbe et sur les terrasses en pierre. Des flammes dorées s'échappent des embrasures éventrées. Des gens tombent des fenêtres. Un petit groupe sort en file derrière la maison.

L'attention de l'oiseau se détourne, et revient au groupe principal. Il le fixe attentivement jusqu'à ce que l'image devienne assez grosse pour qu'il puisse apercevoir un mystérieux objet brillant qu'un-e soldat-e sort de sa poche. L'objet dégage une étrange lumière. La pénombre emplissait la vallée. La troupe pénètre dans la forêt.

La ville

C'est dans l'enceinte des murs froids et durs — le corps des bâtiments sans vie — qu'on se sent le plus en sécurité. Jamais on n'aurait pensé tirer un tel réconfort d'être ainsi assis-e par terre dans les décombres, dos aux parois décharnées des bâtisses, les fesses posées dans le sable de béton, de graviers et de verre cassé. Il règne, dans cet environnement pourtant hostile, une sensation de répit et de calme. L'air est chargé, on y respire le poussier de ciment et de laine de verre à plein poumon.

L'attente est quotidienne. Elle occupe toute place libre, elle ne laisse aucune seconde de répit. C'est dans ces instants que le temps dévoile son allure réelle. On ressent précisément chacune de ses pulsations, comme de petites aiguilles qui nous piquent le crâne. On finit par le confondre avec le sang qui nous bat les oreilles, chaque battement nous annonçant la venue du suivant.

Dans les pièces centrales, on se repose. Certain·es jouent aux cartes. D'autres occupent leurs mains avec de petits objets dénichés à même le sol. La parole est réduite à sa plus pure expression. Des phrases courtes et simples ayant pour seul but de provoquer des réactions immédiates et automatiques ; tout manquement ou hésitation étant signe de grand danger.

Le corps du bâtiment se laisse légèrement traverser par le vent, la pluie et les voix. Dans la pièce centrale, un luminaire en cristal pend toujours au plafond, étonnamment intact. Quelques ovoïdes à facettes se sont décrochés et traînent sur le sol. À un moment très précis de la journée, un carré de lumière, dessiné par une petite lucarne, vient se poser sur le luminaire, se diffractant en centaines de petites taches lumineuses.

Les pièces centrales sont le cœur du bâtiment. C'est là qu'on stocke les

vivres, le matériel et qu'on se repose. Ce sont les lieux de vie. Reliées entre elles par un ensemble de couloirs, les pièces donnent sur la périphérie de l'immeuble : les pièces éventrées, les terrasses, les balcons, le toit, la cour. Il ressemble à un animal en décomposition, duquel la peau serait tombée pour en révéler les entrailles. C'est de ces points extérieurs que l'on guette, que l'on observe les alentours, à travers l'épais écran de poussière qui entoure le bâtiment. On s'y poste à tour de rôle par portions de six heures, soit quatre dans une journée.

Chaque partie a sa fonction propre et communique avec les autres. La ruine c'est l'habitat communautaire par excellence. Sans coordination parfaite entre toutes les parties, tout s'effondre. Si l'on devait reconstruire, il faudrait préserver cette énergie.

Balade de campagne

Il règne toujours une certaine appréhension lorsque l'on s'engouffre dans les hautes herbes succulentes. Elles nous frôlent les jambes et nous imbibent des orteils jusqu'en dessous des côtes. Le sol est incertain et humide. On manque de se tordre la cheville à chaque ornière. Quand on rencontre un trou d'eau, les bottes s'y enfoncent sans résistance. À mi-chemin, les herbes sont tellement hautes qu'elles caressent les mentons des baladeur-ses. On entend le bruissement de l'herbe sur les vêtements, le souffle court des gens qui marchent à côté, le sang qui tape les tempes, le gargouillement des bottes s'enfonçant dans la vase, le bruit des arbres et du vent, quelques cris d'animaux. On entend les clapotis d'un cours d'eau proche. Un héron est posé sur une grosse branche couverte de mousse. Il observe doucement le groupe marcher. Lorsque la distance le séparant du groupe lui semble déraisonnable, il

s'envole de grands battements d'ailes. La branche, dont la base était déjà complètement pourrie et rongée par l'eau, cède sous cette dernière pression exercée avant l'envol, et s'écrase d'un craquement sourd.

On s'approche d'une maison aperçue au loin. On y trouvera peut-être quelques vivres, de la corde, du papier toilette, ou des outils. On traverse la rivière. On finit d'inonder entièrement les bottes à l'étanchéité douteuse. Chaque pas dans l'eau glacée forme des volutes de sable et d'algues qui se heurtent à la surface, stoppées nettes dans leur vaine tentative de changer de milieu. Des ale-vins se fauillent et se frottent entre les jambes des baladeur-ses.

La maison semble abandonnée. La zone a été désertée par ses habitant-es, fuyant les milices du gouvernement. Des stores en métal couvrent la façade principale, à l'endroit où semblent être situées de grandes baies vitrées.

Les fenêtres aussi sont occultées, et les portes solidement cadénassées. Aux étages, les fenêtres sont fermées par de grands volets en bois peint. Seule une étroite ouverture, donnant sur la cuisine, une fois brisée, permet au groupe d'accéder à l'intérieur de la demeure.

Une fois entrée dans la cuisine, la bande est prise d'une euphorie particulière. Iels ressemblent à de drôles d'animaux ainsi couvert·es de terre et de boue, trempé·es jusqu'aux os, les membres alanguis et douloureux. Depuis la cuisine, le couloir donne accès à toutes les pièces du rez-de-chaussée, et à l'escalier donnant sur les étages. On se rue dans les directions opposées. Au sous-sol, au bout d'un étroit escalier en pierre, se trouvent des étagères à n'en plus finir. Des boîtes de conserve, des sacs de céréales et légumes secs, des bocaux d'oléagineux. Une deuxième porte donne accès à une pièce toute en longueur où reposent contre les murs, en enfilades, des dizaines de racks en

bois contenant des centaines de bouteilles de vin. Dans le salon, on se vautre dans les larges canapés. On couvre de terre les coussins en velours et les revêtements en tissu coloré. On pose les pieds sur les tables basses. À l'étage, on enlève ses vêtements. On se jette sur les lits. On s'enfouit sous les draps de soie. Des bains brûlants coulent dans les salles de bain. On vide tous les savons, huiles pour les cheveux, soins du corps et autres crèmes. L'eau devient trouble, on la change à plusieurs reprises. À côté, on s'endort sous les couettes.

Dans un placard, on déniche un grand pot d'herbe. On ouvre des bouteilles de Château Batailley, du Clos du Marquis, du domaine Trimbach, comme marqué sur les étiquettes. L'atmosphère de la pièce se charge de volutes tournoyantes et de la clameur des verres à pied qui s'entrechoquent. On brise les grandes vitres pour y jeter de larges coffres scellés qui s'écrasent sur la terrasse en pierre en contrebas.

On s'enroule dans les épais rideaux dorés qui s'envolent par les fenêtres. Les grands matelas tombent dans l'herbe. Tels des oiseaux on se jette dessus du haut des balcons. Une partie du groupe, chargée de victuailles, a trouvé une sortie dans l'arrière-cour. On sort en file, la main devant le visage. Derrière les arbres, le soleil couvre de ses derniers rayons orangés les grandes tours HLM.

Les communes

On s'organise en petits quartiers, eux-mêmes composés de plusieurs blocs. Les blocs, ce sont les espaces d'habitation et de vie; là où l'on dort, se repose, mange, cuisine, discute, s'occupe. Un bloc peut être constitué d'un ensemble d'habitations individuelles, de petits immeubles, de maisons partagées ou d'un seul grand bâtiment. C'est dans les blocs que se partagent les moments de vie les plus simples et les plus essentiels. Il s'y crée une forme d'intimité toute particulière, de celle que l'on construit avec les personnes qui partagent notre quotidien le plus proche.

Une commune est formée de tous les blocs qui la composent, plus toutes les autres structures nécessaires à la vie de celle-ci : les lieux de travail, d'apprentissage, de détente, de lecture, de pitance, de plaisir, de production matérielle et intellectuelle. Chaque commune se

dote des moyens qui sont propres à son bon fonctionnement, ce qui inclut les moyens de se nourrir, se vêtir, de subvenir aux besoins du quotidien ; mais également de décider ensemble, de veiller au confort et aux besoins de tous·tes.

La commune c'est l'assurance de l'échelle nécessaire aux décisions collectives. Les blocs prennent toutes les décisions d'ordre domestique. Chacun·e a son mot à dire. Toutes les semaines, on se réunit au conseil du bloc pour discuter de l'organisation des tâches communautaires, des aménagements à entreprendre, des activités collectives, de l'entretien des espaces communs, etc. On y règle aussi les conflits internes. Les tâches spécifiques sont assignées sous la forme de mandat court, afin que chacun·e puisse y prendre part, en apprendre les caractéristiques, et que ne s'installe pas de figure d'autorité. On y élit aussi périodiquement les représentant·es du bloc, qui figurent au conseil de la commune. Les structures et orga-

nisations d'ordre technique et agricole sont gérées par des coopératives, possédant chacune leur forme démocratique propre ; comme définit par le principe de la libre organisation des individu-es. Le conseil de la commune rassemble, quant à lui, toutes les deux semaines, les représentant-es des blocs, des coopératives, des associations communales, ainsi que toute personne souhaitant assister ou participer. On privilégie la démocratie directe, et le consensus.

Entre les blocs, le bitume a été cassé afin que s'y développe l'humus. La terre des villes, longtemps restée en jachère, ne manque pas de qualités pour faire pousser une grande variété de légumes. On les cultive dans les potagers partagés. L'entretien d'un potager — commun à un bloc composé d'une centaine de personnes — ne demande que peu d'effort. On ne se contente pas de cultiver les friches ; chaque interstice, chaque toit, chaque surface plane et ensoleillée est prétexte à l'occupa-

tion de quelques plantes vivrières ou pharmaceutiques.

Les communes adoptent parfois des formes étranges. Elles se déroulent comme des serpents, rétrécissant par moment, suivant les cours d'eau, se frayant un chemin étroit entre deux blocs d'une commune voisine, pour ensuite se redéployer là où s'étendent les vergers, les champs, les petites parcelles de forêts. Chaque commune a un aspect distinct, et il n'est pas inhabituel de les différencier par leur forme. On leur donne des noms en fonction de leur allure : la petite courbe, le croissant de lune, la commune du cerisier, la serpentine, la grosse patate, l'épine, la chaussure, le pavé, la Petite Ourse, le visage, l'arche, etc. Celles qui n'ont pas de forme particulièrement intéressante obtiennent des noms d'objets, de personnes, ou bien encore des adjectifs. Il n'est pas anodin que ces noms changent avec le temps. Certains persistent tandis que d'autres disparaissent. Certaines communes changent régulièrement de

nom. On peut s'éloigner quelques années, puis revenir, et finalement se rendre compte que l'on n'habite plus la commune de l'œil, mais celle de l'œuf de chouette.

Les bâtiments

C'est la nécessité qui tient les murs en place. On en fait l'expérience continuellement. Le bâtiment nord s'est écroulé, il y a maintenant deux mois, à l'instant précis où les dernier-es camarades ont quitté le palier. Le même sort s'est abattu sur deux autres édifices évacués dans les semaines suivantes.

Les premiers à s'effondrer furent les bureaux. Le bruit strident des grandes tours de verre et de métal se déchirant dans le ciel est encore gravé dans la mémoire de tout le monde. Les hôtels particuliers, mairies, appartements, entrepôts commerciaux et autres bâtiments inoccupés, leur emboîtèrent le pas. On occupa les dernières habitations encore sur pied, pour empêcher qu'elles ne s'écroulent elles aussi. Les quelques immeubles rescapés forment un îlot au milieu des ruines. Un épais nuage de poussière, formé à la suite des

effondrements, encercle l'îlot comme du brouillard.

On n'a pas trouvé de meilleur moyen pour protéger ces constructions que de les occuper. Certain-es disent sentir les murs frémir à leurs caresses. Comme si, inhabités depuis des années, ils avaient perdu mémoire du contact humain. Les murs centraux tiennent encore debout. Tout autour, les parois s'effritent. Il n'y a jamais eu autant de vie dans ces bâtiments qu'ainsi réduit à leur forme la plus simple.

L'épais nuage entourant les édifices marque la séparation entre les rescapés et le monde extérieur. Peu de gens se risquent à franchir cette limite. Toutes les personnes l'ayant franchi ont disparu. On gâche les dernières balles en tirant en direction de l'ennemi invisible. On continue les tours de garde par réflexe pavlovien. Hier, on a tiré sur un oiseau. On ne parle plus que de ça dans le bâtiment ; la seule activité

depuis le début de la semaine. Les objectifs, auparavant limpides, paraissent de plus en plus flous dans les esprits. On avait promis de ne pas laisser passer l'ennemi. On avait promis de garder les positions, de protéger à tout prix les habitations. On compte sur nous. « Mais quel ennemi ? »

Les vivres et les munitions commencent à manquer. On a trouvé une corde qu'on a solidement attachée à un poteau en métal. Chaque jour, on la tire plus profondément dans le brouillard. On fait des marques sur la corde pour mesurer la distance parcourue. Par petits groupes, on s'enfonce dans le brouillard en se tenant fermement à la corde. Le soir, on rentre la gorge et le nez irrités malgré les protections. Tous les jours, on ajoute de la corde à celles déjà existantes. On la déroule de plus en plus loin dans le brouillard. On l'attache à des débris dans la ville en ruine, ou à de petits piquets plantés dans le sol.

De multiples cordes sont maintenant tendues. Elles rayonnent dans toutes les directions depuis l'îlot central. Plusieurs groupes partent en même temps, chacun suivant leur ligne. Après le retour des expéditions, on se rassemble dans les pièces centrales pour écouter les récits des explorateur·ices et admirer les trouvailles dénichées au milieu des décombres. Un nouveau territoire s'est ouvert. On s'aventure maintenant sans crainte dans le brouillard par un ensemble de chemins reliés par des cordes. On dessine de nouvelles cartes. On ne tarde pas à trouver d'autres rescapé·es, d'autres îlots coupés du monde par le brouillard. On relie les différents foyers d'habitation entre eux. On met à jour les cartes. Le territoire ne cesse de croître.

Les cartes

Pour expliquer aux enfants, on pousse les meubles contre les murs et l'on tend de grands draps qu'on attache à l'aide de clous et de cordes. On y projette les cartes. À l'aide de grands pinceaux, on dépose de l'encre sur la maille tendue. Les taches de couleurs se diffusent à la surface, se rejoignant par endroits. On brouille les grandes lignes. On les recouvre de couleurs fluides, qui se mélangent facilement aux autres. On dépasse volontairement des contours. Ensuite, on pend les draps aux fenêtres, les exposant au soleil pour qu'ils sèchent.

Si les nuages recouvrent quelques pans du paysage, on la voit pourtant se propager à travers les trouées. Au sud-est, elle est poussée par les marées et se précipite dans les terres. Au sud, elle se répand sur les places, s'infiltré dans chaque rue et le long des routes. Au nord elle s'accumule derrière les portes

closes et dans les zones humides. De plus en plus dense, elle forme de petits amas sombres visibles depuis le ciel. Alors même qu'elle est partout, tous ignorent d'où elle est apparue.

Elle se jette de toutes ses forces contre les grands murs dressés pendant la nuit. Pris de peur, ils ont ordonné leurs érections. Ils sont déjà en place, eux, prêts à défendre leurs intérêts. Si les murs tombent, tout est fini.

Les barricades

Ils forment des cercles concentriques autour du bâtiment. Ils enjambent l'amoncellement d'objets dressés en barricade. Elle n'aura tenu qu'un temps. Un des camions blindés se fraie un chemin dans l'enceinte fortifiée. Un autre brûle derrière les barricades, projetant des ombres effrayantes sur la façade de l'immeuble. Ils arrivent de tous les côtés, les cercles se referment peu à peu sur la cible. Depuis le début des affrontements, un flux continu de gaz lacrymogène pleut sur la zone. Ils tirent en cloche depuis les lignes arrière, à l'aide de lanceurs polyvalents. Les lignes les plus avancées, elles, bombardent en tir tendu les barrières dressées devant le bâtiment, ou toute autre cible mouvante. Ils visent les têtes pour blesser ou tuer, ils visent les fenêtres pour tenter d'asphyxier les étages. On renvoie tant bien que mal les projectiles sur l'assaillant. Ils sont équipés de lanceurs de balles de défense, qui tirent

de petits projectiles en caoutchouc en forme d'ogive. D'autres, postés en hauteur avec des fusils, attendent les ordres de leurs supérieurs. Les nouveaux accords internationaux antiémeutes autorisent l'utilisation d'armes létales en cas de « risque d'atteintes à l'intégrité physique » des garants de l'ordre.

Le nuage formé par les gaz est de plus en plus épais, il s'élève jusqu'aux derniers étages de l'immeuble. Un drapeau noir flotte sur le toit du bâtiment. On sort tous les masques disponibles, on se couvre le nez et la bouche avec des vêtements trempés dans une solution vinaigrée. Quelques masques à gaz tournent parmi les squatteurs, leur approvisionnement a été limité depuis le début des insurrections. Les filtres sont encrassés et leur efficacité limitée. Ceux qui ont l'habitude des affrontements avec la police ont la peau couverte de plaques rouges, causées par la nouvelle génération de gaz irritants. Une fois, les dernier-es rentré-es,

on ferme la porte principale à l'aide de grandes barres de métal qui se calent dans les encoches fixées au mur à cet effet. Depuis les fenêtres, on lance des cocktails Molotov, ainsi que d'autres objets enflammés sur la police. Avec de l'essence, on fait couler des cascades incandescentes depuis les fenêtres.

Ils forcent la porte. Elle ne tiendra pas longtemps. On empile des meubles devant la porte principale pour tenter de les retenir plus longtemps. Des fissures se forment déjà sur le mur autour de la porte. L'attente est effrayante. C'est fini, on va finir en taule pour le restant de nos jours, ou pire encore. La porte cède enfin, un nuage de gaz lacrymogène se répand au rez-de-chaussée.

Dans le brouillard

On avance lentement. Le vent s'est levé. Des particules et petits débris nous fouettent le visage. Je suis la première de cordée, impossible de voir à plus de cinq mètres dans ce brouillard. On arrive bientôt au bout de la corde. J'aperçois un arbre décharné : ça fera l'affaire. J'accroche la corde fermement à son tronc. L'arbre a perdu l'intégralité de ses feuilles, il est recouvert d'une fine pellicule de poussière. Ma camarade sort de son sac la corde suivante. Elle l'attache solidement à la suite de la première. Je note sur la carte le nouvel emplacement. On arrive déjà aux limites du secteur H8. Aucun foyer d'habitation dans le coin. Tout ce qui vient après est incertain. Je prends quelques notes sur la topographie des environs. On est dans une zone résidentielle. Bien qu'abandonnées, la plupart des maisons sont encore intactes. Toutes les portes sont fermement cadénassées. Sur le retour, on pourra peut-être casser

quelques carreaux pour récupérer des vivres. Un camarade effectue quelques croquis rapides, puis range son calepin aussi vite qu'il l'a sortit. On est prêt-es à reprendre la route.

Ça fait deux heures qu'on marche depuis la dernière pause. Je sens mes camarades inquiets derrière moi. Même si, depuis le grand regroupement des îlots, ce genre d'expéditions est devenu courant, quelques affaires funestes suffisent à faire monter la tension au sein du groupe. Les rares disparitions sont toujours bien présentes dans les esprits des rescapé-es. La fatigue commence à se faire ressentir. On ne s'est encore jamais aventuré aussi loin. On arrive sur une grande étendue plane. Les marques au sol nous indiquent qu'on se trouve sur un parking. Il y a probablement un centre commercial tout proche. On a l'impression de ne pas avancer, en marchant ainsi à l'aveuglette. On parvient difficilement à distinguer d'où vient le soleil à travers le nuage de poussière. On

est baigné dans une lumière faiblarde et uniforme. Tout est gris, du ciel au sol ; même nos vêtements. Les membres du groupe en bout de file sont à peine visibles. L'ambiance est hypnotique. On se croirait dans les films, lorsqu'au bord de la mort le héros se retrouve dans une salle sans murs, entièrement blanche. Il y a toujours une petite voix qui l'appelle, qui lui dit de ne pas se diriger vers la lumière. Sans m'en être rendu compte, j'ai lâché la corde et je me suis détaché du groupe. On me crie de ne pas trop m'éloigner. Je ne vois déjà plus mes camarades. Je suis comme en suspension dans le vide, ne faisant plus qu'une avec la masse opaque du brouillard. Je n'entends plus rien. Ni le bruit du vent ni mes camarades. C'est peut-être comme ça que les gens disparaissent finalement. Happés par le vide, comme les navigateurs, au temps d'Homère, qui se fracassent sur les récifs, séduits par les sirènes. Je me sens étrangement apaisée. Je continue à marcher. J'entends

un bruit. Une main s'agrippe soudain fermement à mon épaule.

« Qu'est ce que tu fais ? Tu nous rejoins ? On va partir. On rentre au bâtiment. »

Je suis soudainement tirée de ma stupeur. Je reprends mes esprits et je me tourne vers mon camarade visiblement inquiet.

« Ça va ? Il s'est passé quelque chose ?

— Non non rien, ça va. » Je marque une pause. « Je crois que j'ai entendu la mer. »

Derrière le brouillard ; début et fin

Plusieurs mois sont passés depuis le début des expéditions, le brouillard semble enfin se dissiper. Les explorateur·ices ont atteint·es les frontières de la ville, là où s'étendent les champs et prairies. Une vague de soulagement parcourt les multiples îlots, lorsque la nouvelle parvint aux oreilles des rescapés·es. Iels s'apprêtent maintenant à faire bagage pour quitter définitivement le brouillard. Iels emportent le plus de vivres possible, ainsi que les quelques armes et munitions qu'il leur reste. Les dernières cartes, liant les différents îlots entre eux, sont accrochées dans les pièces centrales. Iels en embarquent quelques une, en souvenir du grand regroupement. C'est l'euphorie dans les foyers d'habitation. Toutes se rassemblent devant l'îlot le plus au nord de la ville, pour partir ensemble. Iels suivent une dernière fois la ligne de corde qui mène à l'extérieur de la ville. La troupe quitte le brouillard. Les

derniers îlots finissent par s'effondrer
sans un bruit.

Les axiomes

Un beau jour, alors que rien ne semblait prédestiner ce qui allait arriver, une série d'événements bouleversa en profondeur notre société.

C'était un jour comme un autre, ni l'un des plus excitants, ni l'un des plus ennuyeux. Ils se ressemblent tous d'ailleurs. Dans notre société, il n'y a pas de calendrier, on se repère grâce à la course de la lune et du soleil dans le ciel, on observe les ombres qui s'allongent, on calcule la durée du jour et de la nuit. Les jours s'enchaînent les uns après les autres, sans faire de vague. Rien ne semble vouloir perturber le rythme de vie paisible des habitant-es. Chacun-e

vaque à ses occupations, on veille au bien-être des un-es et des autres. On ne manque de rien, tout est fait en sorte afin que personne ne soit laissé-e de côté. On ignore tout de l'argent et de l'exploitation.

Personne ne comprit ce qui se passa ce jour-là. L'impact fut tel que les personnes présentes perdirent, pendant un temps, l'usage de la parole. Elles balbutiaient, hébétées, le regard dans le vague. Une fois le choc initial passé, la brume se dissipant peu à peu des esprits, personne ne semblait en capacité de mettre des mots sur ce qui venait de se passer. Ces événements étaient incohérents et indescriptibles. Ils avaient le parfum d'un rêve éveillé, d'un mirage fantastique, d'une apparition terrifiante. On ignore combien de temps durèrent ces événements, l'atmosphère était lourde, le temps semblait s'être arrêté, comme suspendu à un fil. Il ne restait d'eux, dans l'esprit des témoins, que des ombres diffuses, des

images fragmentées, un flot informe de couleurs et de sens.

Il me serait totalement impossible de vous dépeindre ce qui s'est passé ce jour-là. Ces événements se situent dans le domaine de l'innommable.

Pendant un temps, on les classa dans la catégorie des événements surnaturels, des non-événements en quelque sorte. Personne ne semblait s'accorder sur leur déroulement, et nombreuses étaient celles qui doutaient de leur existence même. Ceux qui tentaient de les décrire à autrui ne recevaient en récompense de leurs efforts que des regards d'incompréhension, ou parfois de colère, pour avoir osé les déranger avec des balivernes. Avec le temps, on finit tout bonnement par les oublier.

Les années passèrent, et les événements refirent surface. Alors qu'on pensait qu'ils n'étaient qu'un lointain souvenir, ils se multiplièrent, et devinrent si nombreux qu'ils finirent par

attirer l'attention de la communauté scientifique. D'un commun accord, les scientifiques décidèrent de lever le voile de mystère et d'incompréhension qui planait sur ces événements. Iels recueillirent des témoignages partout dans la région, et envoyèrent des expert-es sur les lieux des faits pour effectuer des analyses. Iels publièrent des articles et des essais scientifiques sur le sujet.

Les scientifiques formaient la seule élite dans une société dépourvue de hiérarchie. Iels ne possédait aucun privilège d'ordre matériel, mais, de par l'importance des sciences et de la logique dans la société, iels disposaient d'une certaine forme d'autorité quant à l'élaboration de systèmes logique et la compréhension des phénomènes naturels.

Assez rapidement, une séparation s'opéra au sein de la communauté scientifique. Les antagonismes, au regard de l'interprétation des événements,

furent tels qu'elle se scindât en deux groupes distincts : les relativistes et les objectivistes.

Le premier groupe, celui des relativistes, était convaincu que ces événements n'avaient pas d'existence matérielle concrète, qu'ils n'étaient que d'ordre psychique. Ils constituaient une forme d'hallucination collective, dont les causes étaient encore inconnues. Comme le montrait l'enquête, personne de ceux qui avaient assisté aux événements n'arrivait à s'accorder sur leur déroulement, et nombreuses étaient les contradictions entre les différents témoignages. Ces événements n'avaient aucune réalité fixe, et dépendaient exclusivement de l'interprétation de ceux qui y assistaient. Ils dépassaient tout cadre de la logique et par conséquent ne pouvaient être réels. Les événements n'étaient que fruit de l'esprit, et devaient donc être analysés d'un point de vue psychologique.

Les objectivistes, quant à elleux, défendaient une tout autre position. Pour elleux, l'incapacité des témoins d'exprimer, et de se représenter mentalement les événements, avait pour cause notre incompréhension fondamentale du monde. La nature de ces événements était trop étrangère à tout ce qui constitue notre mode de pensée et nos systèmes logiques pour que nous puissions les appréhender. Nous ne possédions tout simplement pas les outils nécessaires à leur compréhension. Ils se heurtaient à une barrière axionomique infranchissable. Pour les comprendre, il était nécessaire d'ouvrir un nouveau champ des sciences, et de mener une révolution de nos systèmes logiques.

Les objectivistes tentèrent de reproduire les événements en laboratoire. Iels analysèrent les conditions qui menaient à leur apparition, et essayèrent de les simuler à l'aide d'énormes ordinateurs quantiques. Un autre groupe s'af-

faira à la construction d'un gigantesque accélérateur de particules, convaincu que c'était par la découverte de nouvelles particules élémentaires qu'on pourrait faire la lumière sur les événements. D'autres encore, se replongèrent dans les ouvrages de mathématiques logistiques, pour tenter de découvrir des illogismes qui expliqueraient notre incapacité à comprendre ces événements.

Les relativistes firent subir une batterie de tests aux témoins pour identifier des particularités neurologiques qui expliqueraient leur sensibilité particulière aux événements. Iels menèrent des études sociologiques pour tenter de définir la typologie des témoins, en fonction de leur lieu d'habitation, occupations, structure familiale, etc. Des tests ADN furent effectués, afin de déterminer si ces événements apparaissent de manière héréditaire aux témoins, ou si certains génotypes avaient une plus grande probabilité de s'y retrouver exposés.

Tandis que la communauté scientifique déployait toute son énergie pour tenter de percer le mystère entourant les événements, ces derniers se propageaient progressivement dans toutes les strates de la population. Les jours ne se ressemblaient plus tellement. Chaque apparition était différente, et ébranlait une fois de plus la société. Le quotidien des habitant-es s'en retrouvait bouleversé.

Les ressources requises par le regain d'activité de la part de la communauté scientifique avaient aussi un grand impact sur l'état de la société. De nouveaux centres de recherches avaient été inaugurés, et la construction de l'accélérateur de particules n'était pas du goût de tout le monde. Des mines avaient été creusées pour répondre aux besoins en terres rares pour les ordinateurs et autres outils électroniques, et pour y récolter du sable nécessaire à la fabrication du béton.

Les scientifiques apparaissaient, de plus en plus, comme faisant partie d'une classe à part de la société. La méfiance envers elleux était grandissante. Les simples gens ne semblaient plus faire, aveuglément, confiance aux scientifiques et à leur vision du monde. Les résultats de leurs recherches tardaient à arriver, et la population s'impatientait. Alors qu'iels étaient dissimulés dans leurs laboratoires pour tenter de résoudre le mystère entourant les événements, le reste de la population avait déjà commencé à s'organiser. On ne parlait plus que de ça. Des réunions et des assemblées générales étaient quotidiennement tenues. Mais peu importe le temps qu'on passait à essayer de les expliquer, on se heurtait toujours à la même barrière : celle de la langue.

Les habitant·es tenaient en grande estime le langage. Il était plus qu'un simple dialecte, c'était un système de pensée général et absolu. Il était utilisé depuis des siècles et n'avait

jamais été mis à défaut. Il était le seul à permettre, sous une forme unifiée et universelle, de décrire l'intégralité du monde.

En raison de sa nature mathématique, « le langage » s'applique de manière transversale à toutes les disciplines dites scientifiques. Il s'utilise indistinctement dans les domaines des mathématiques, de la physique, de la chimie, de la musique, du langage informatique, et du langage courant. p.41

Le mot « langage » et le mot « logique » partagent le même signe. « Le langage » n'est rien d'autre que l'expression logique du monde. La totalité de ce qui existe est exprimable par « le langage ». On définit ce qui existe comme toute chose composée de matière, ou encore, comme toutes les manifestations de la matière sous forme tangible ou intan-

gible ; ce qui inclut les pensées abstraites, les rêves, etc. p.77

« Le langage », en tant que langue atomique, est composé d'éléments nucléaires (ou nucléons). Ces nucléons permettent de composer des signes (ou mots), et des ensembles logiques (ou propositions). Un signe peut s'exprimer sous une forme successive, où chaque nucléon se place à la suite des autres, ou sous une forme additive, le signe est alors la somme des nucléons qui le compose. Le signe fleur bleue peut ainsi être écrit sous deux formes différentes : soit « fleur » + « bleu » sous sa forme successive, soit « fleur bleue » sous sa forme additive. On parle parfois de langue « matérielle » ou « matérialiste » pour définir « le langage ». p.123

Il existe plusieurs langues régionales qui fonctionnent toutes sur le même principe. Elles partagent la même structure logique, et ne se distinguent que par leurs différences phonétiques,

et syntaxiques. La fédération scientifique est chargée de définir l'ensemble des conventions et règles qui structurent « le langage ». p.452

« Le langage » est la forme supérieure de tout système logique. p.700¹

Les événements remettaient tout en question. Le langage, la forme parfaite de l'expression du monde, ne semblait plus si universel, tant il était incapable de fournir les outils nécessaires pour décrire les événements. Et, contrairement à ce que voulaient faire croire les subjectivistes, les événements existaient bel et bien. Les témoins le savaient, iels les ressentaient dans leur peau, iels le sentaient au plus profond de leur chair. Tout avait changé, et lorsqu'on aurait enfin élucidé les événements, il faudrait se faire à l'idée qu'ils faisaient maintenant partie de notre quotidien.

Une question subsistait pourtant : qu'est-ce qui avait pu causer l'apparition de ces événements en premier lieu ? Quels changements dans cette société, qui semblait pourtant si immuable, avait donc été leur déclencheur ?

Alors que ces événements semblaient si nouveaux, comme sortis de nulle part, certain·es s'interrogeaient. Peut-être que ces événements n'étaient pas nouveaux. Peut-être qu'à une époque ces événements étaient considérés comme la norme, et que chacun·e était en mesure, avec des phrases simples, de les décrire et de les comprendre. La communauté scientifique nous avait appris qu'il existait un pan de l'histoire qui avait, à tout jamais, disparu, comme si, collectivement, nos ancêtres avaient décidé d'oublier un passé douloureux. Il se pourrait que ces événements aient déjà été archivés dans des écrits anciens. Peut-être que la raison de notre incapacité à les conceptualiser était le résultat d'une lente évolution. Une évo-

lution qui, par le fruit de l'histoire, aurait entraîné la disparition totale de ces événements, et, une fois qu'ils furent effacés des esprits, aurait provoqué leur disparition définitive du langage. N'ayant plus de mots pour les décrire, ils auraient tout simplement disparu de notre champ de compréhension.

En s'éloignant de la ville, là où s'arrêtent les habitations, on pouvait observer les conséquences des activités menées par la communauté scientifique. Là où auparavant se trouvait une dense forêt, un gouffre béant s'était ouvert dans le sol. Les machines avaient déserté les lieux des excavations, il ne restait plus que la pierre mise à nu, les roches sédimentaires exposées aux éléments naturels. Il se mit à pleuvoir. La pluie était douce et froide, c'était une pluie d'été.

J'ignore toujours à ce jour comment nous nous sommes retrouvés dans

ces lieux. Je me rappelle seulement un groupe, posté aux abords du trou. Je faisais partie de ce groupe, on descendait la pente douce sablonneuse sans un bruit. Nos pas laissaient des traces sur le sol. Assez vite, la pluie transforma le sable en boue. Nous étions maintenant au fond de la mine, autour de nous se dressaient de gigantesques murs de roches et de sédiments. C'était comme si l'on avait remonté le temps, les multiples strates, qui marbraient les parois, nous indiquant les siècles. La pluie était de plus en plus forte, elle formait comme un rideau devant nos yeux. Il y eut un éboulement, et un pan de la mine s'affaissa devant nous, laissant apparaître une ouverture. On s'engouffra sous terre sans hésitation.

Il faisait nuit noire, on sortit les lampes torches de nos sacs. Un tunnel se déroulait devant nous. Les galeries étaient plutôt spacieuses, on s'y déplaçait sans problème. Bientôt, nous arrivâmes devant une porte en métal, surplombée d'une plaque couverte

d'inscriptions mystérieuses. La porte était solidement bloquée dans la roche, mais entrouverte, comme si l'on nous invitait à entrer.

Nous arrivâmes dans un grand couloir qui menait à un escalier. Les murs, couverts de métal lisse, ne semblaient pas avoir été affectés par le temps. On supposait qu'on était à l'intérieur d'un édifice vieux de plusieurs centaines d'années, qui avait été enterré sous des couches successives d'agrégats rocheux. L'escalier donnait sur une salle immense, dont il était impossible de voir les extrémités. L'air était frais. Le plafond s'élevait loin au-dessus de nos têtes. Dans toutes les directions étaient alignées des étagères à n'en plus finir. Elles étaient faites de grands blocs de métal gris qui s'élevaient jusqu'au plafond. On s'approcha des étagères, elles étaient recouvertes de livres. Nous nous trouvions dans une énorme bibliothèque, la plus grande que nous n'ayons jamais vue de nos propres yeux.

Les livres étaient tous emballés dans un plastique translucide. Il semblait que tout air avait été enlevé de l'enveloppe, pour que les ouvrages ne soient dégradés par le passage du temps. Sur le dos des livres, on pouvait observer des motifs qui se répétaient. Ces signes ressemblaient à une forme d'écriture ancestrale.

38.250.760.180...

38.295.676.933...

38.574.388.870...

38.651.418.150...

38.665.277.875...

Une énergie particulière émanait de chaque livre. Personne ne savait ce qui se cachait derrière la pellicule transparente qui entourait les ouvrages. Serions nous-mêmes capables de déchiffrer ce qui était contenu entre les pages ? Les grandes avancées informatiques, et la découverte des constantes absolues, me donnaient grand espoir quant à l'élucidation de cette possible langue inconnue. Mais y trouverions-nous les explications tant recherchées aux événements ? Quels fragments mystérieux du passé étaient donc cachés derrière les couvertures immaculées ? Peut-être n'y avait-il rien à apprendre du passé. Peut-être qu'entre ces pages ne se trouvait que le reflet parfait de notre société.

Pour une fois, j'avais l'impression de tenir entre mes mains la propre solution à mes problèmes. Sous terre, il n'y avait aucun·e scientifique pour m'indiquer de quelle manière je devais comprendre le monde. Personne pour me dire ce qui était réel, et ce qui ne l'était pas. Je me fis la réflexion, qu'il fallait

vraiment, au prochain conseil, que l'on parle de la place de la fédération scientifique dans la société.

Je m'emparai d'un livre dans une étagère. Mes mains tremblèrent lorsque je déchirai la fine pellicule recouvrant la couverture.

1. *Traité général de linguistique*, Traduction en langue prélogistique, Nouvelle Édition, 25 apr. É.

Les digues

Il semblerait que ce qu'on jette à la mer finisse toujours par revenir.

La hausse générale des océans et de la mer Méditerranée a entraîné avec elle un nouveau phénomène qui inquiète de plus en plus la Commission européenne. De nouvelles formes de marées viennent déposer des piles de déchets et de sacs plastiques sur ce que les habitant·es appellent désormais les «rivages urbains». L'Europe tire la sonnette d'alarme face à ce fléau qui transforme les espaces boisés, collines

et parcs d'Athènes, en déchèteries à ciel ouvert. Face à l'acropole, *Philopappou Hill* n'est pas épargnée. La végétation se confond avec les matières plastiques, les aloé vera sont couverts de sacs fins et translucides, les branchages et arbustes sont drapés de déchets ménagers de tout genre. La municipalité s'inquiète des conséquences de ces marées sur l'activité touristique. Les frontières du rivage urbain pénètrent de plus en plus dans la ville, redessinant en profondeur la carte d'Athènes.

La mer s'étend à présent de la banlieue de Peristéri à l'ouest, jusqu'aux quartiers sud d'Ágios Dimítrios. Les quartiers de Metaxourgio et Monastiraki sont maintenant bordés d'eau, et sont régulièrement inondés. Le rivage longe l'avenue Konstantinoupoleos, bifurque sur Iera Odos, contourne Technopolis, l'enfermant sous les flots, puis, suis l'ancienne voie de tram de la rue Thessalonikis sur deux kilomètres environ. Elle semble contourner méticuleu-

sement la colline Philopappou, formant un arc de cercle autour du centre-ville ; comme si le rivage, effrayé par la vision de l'acropole, avait soudainement décidé de changer de trajectoire. Sa course continue ensuite vers le sud, précipitée, elle recouvre tout sur son passage.

L'ancien port d'Athènes, Le Pirée, maintenant cité portuaire sous-marine, a déménagé à Ellinikó en lieu et place de l'ancien centre sportif inauguré à l'occasion des Jeux olympiques de 2004. Le nouveau port d'Athènes, Néο Pirée, est une île artificielle surplombant le centre olympique. Le complexe a été conçu pour résister aux déchaînements les plus furieux de la mer Méditerranée.

Depuis la colline Philopappou, dos à l'acropole, on a une vue imprenable sur le rivage. Au nord on aperçoit encore, qui pointent hors de l'eau, les cheminées de l'ancien complexe industriel de Gazi. Au sud-ouest, la mer, étendue d'eau ininterrompue.

Le soir, sur les collines, près du rivage, je viens écouter la mer. J'aime entendre le bruit des vagues, leurs murmures réguliers m'apaisent. Quand je ferme les yeux, j'ai l'impression qu'elles sont toutes proches, qu'il suffirait que je tende un peu les jambes pour pouvoir y tremper mes pieds. On ne peut pas trop s'approcher du rivage, les rues adjacentes sont bloquées. Il y a quelques garnisons de flics qui tournent régulièrement dans le quartier. Dans l'obscurité, éclairées seulement par la lune, se dessinent les digues, de grands blocs de pierre censés nous protéger des flots. Derrière elles, la ville engloutie. La mer paraît si calme.

Je préfère venir le soir. Le jour, l'éclat de la mer est trop éblouissant. Avec le temps qui passe, je sens que ma vision baisse. Autour de moi, tout devient de plus en plus flou. Je sors rarement la journée, mais une fois le soleil bas dans le ciel, embrassant l'horizon, une fois la ville nimbée d'une lumière

orangée, je me risque à l'extérieur. Je marche longuement dans les rues, jusqu'à m'aventurer sur les collines.

La nuit, je rêve d'un cheval. Je suis dans un parc. Le sol et la végétation sont recouverts de déchets charriés par la mer. Sous les arbres, j'aperçois un cheval, seul. Je m'approche de lui, lentement. Je sens la peur, dans la manière dont il se déplace, dans la manière dont il tape le sol de ses sabots et soulève la poussière. Je la sens dans les mouvements frénétiques de sa queue, je sens la peur dans ses yeux. Je m'approche encore, il tourne nerveusement sur lui même, mais ne s'enfuit pas. Je suis assez proche maintenant pour entendre son souffle rapide, pour voir ses naseaux se dilater, ses muscles se tordre. Il ne s'enfuit pas, pourtant. Je m'approche encore, et c'est alors que je m'aperçois qu'il est attaché à un arbre. Il ne peut s'enfuir. Je me réveille brusquement.

J'ai des discussions avec la mer, elle a une dialectique particulière. Une fois lancée, personne ne peut l'arrêter. Elle me chuchote des choses. Parfois, je manque de tomber en m'approchant pour l'écouter.

Cela fait maintenant plusieurs semaines que je fais ce rêve. À chaque fois, c'est la même chose, je suis dans un parc, et chaque nuit je redécouvre ce même cheval. Je m'approche de lui. À chaque fois, c'est la même surprise, quand je me rends compte qu'il est prisonnier de cet arbre, attaché à cette corde. Et à chaque fois que je m'approche de lui pour le libérer, je me réveille.

Dernièrement, la situation politique à Athènes, et en Grèce en général, est devenue vraiment complexe. La crise économique de 2007, et toutes les mesures d'austérité prises depuis par les gouvernements consécutifs ont poussé les populations à bout. Les gens

en ont ras le bol. Depuis la montée des eaux, la situation immobilière est catastrophique, des milliers de personnes dans le pays ont été forcées de déménager. Les nouveaux complexes urbains qui s'étendent sur les montagnes aux alentours d'Athènes ne suffisent pas à désengorger le flot incessant de personnes fuyant la montée des eaux. On construit de plus en plus haut, de plus en plus loin du rivage.

Les vagues gigantesques qui viennent frapper régulièrement Athènes ne sont pas pour améliorer la situation. Avec elles, des tonnes de déchets viennent recouvrir la ville d'Athènes. La journée, les collines, *Philopappou Hill*, *Strefi Hill*, *Lykavittou Hill*, brillent d'une étrange lueur bleue. C'est quand on s'approche que l'on comprend son origine. Elles sont revêtues d'une fine pellicule composée de millions de sacs plastiques bleus translucides. Chaque centimètre carré de roche et de végétation est recouvert. Quand le vent se lève, une douce mélodie s'échappe des

collines surplombant Athènes. Un jour, il ne restera plus qu'elles.

Une prophétie se propage dans les rues de la ville. Elle annonce qu'un jour, une vague, plus grande que toutes les autres, passera par-dessus les digues et engloutira ce qui reste d'Athènes. La même vague qui avait submergé la Crète, 3600 ans plus tôt, avec l'explosion du volcan de Santorin.

Ce soir, je n'entends plus la mer, elle s'est retirée.

Les squats sont dans une situation délicate. Les camps d'exilé-es en périphérie d'Athènes ont été obligés de déménager. À Exarchia, le quartier anarchiste d'Athènes, il y a un squat dans chaque rue. Spirou Trikoupi, Notara, Solonos, Ikonomou, etc. ; tous portent les noms des rues dans lesquelles ils se trouvent. À côté de la place Viktoria, des collectifs anarchistes et communistes ont occupé un hôtel abandonné.

Plus de quatre cents personnes y sont maintenant logées. Les squats sont pleins à craquer, tous croulent sous les demandes, les listes d'attentes sont interminables. En raison de la crise immobilière, le gouvernement a décidé de réquisitionner tous les bâtiments occupés illégalement. La police s'est réunie autour du quartier anarchiste, pour lancer les opérations. La ligne rouge a été franchie lorsque la police a pénétré dans l'enceinte de l'université polytechnique.

On s'est rassemblé·es à Nosotros, pour parler de ce qui allait suivre. Le bar associatif de la place d'Exarchia était noir de monde, l'atmosphère était électrique. Tout le monde criait, les anciennes querelles entre les différents collectifs ne tardèrent pas à faire surface. Personne n'arrivait à se mettre d'accord. Certain·es appelaient à un affrontement direct avec la police, « pour en finir », disaient-t'iels. Pour d'autres, la priorité était la défense des squats.

Cette nuit, Athènes fut illuminée par le feu.

J'ai fait un rêve différent. Je suis toujours dans un parc, mais cette fois-ci je cours. Je cours à m'en arracher les jambes. Je fuis quelque chose qui se trouve derrière moi, qui me poursuit. Il fait sombre, je n'arrive pas à trouver la sortie. Des sacs plastiques volent autour de moi, ils s'accrochent à mes cheveux, mon cou, mes bras, mes jambes, ils me recouvrent la bouche et le visage. J'étouffe. La végétation autour de moi devient de plus en plus dense. Mes vêtements s'accrochent aux branches des arbres, aux cactus et aloès. Les épines aiguës comme des couteaux me lacèrent la peau, les bras, les jambes, et le visage. Mes vêtements sont maintenant en lambeaux. J'essaye de me frayer un chemin à travers la végétation. J'ai l'impression que mon corps va se déchirer à tout moment.

C'est une mer de boue et de déchets que j'ai vu passer. Une chape sombre, recouvrant tout sur son passage. Je me vois debout sur les barricades, j'appelle mes camarades. Une fois lancé·es rien ne peut nous arrêter. Cette nuit, nous sommes venu·es à plusieurs, nous avons détruit les digues. Après une décennie à en contempler les fissures. Après une décennie à écouter le monde acclamer leur solidité. Il est temps de laisser passer la mer et d'aller vivre sur les collines.

Bibliographie

ATELIER DE L'ANTÉMONDE, *Bâtir aussi*, Paris, Éditions Cambourakis, 2018.

BORGES Jorge Luis, *Fictions* (trad. VERDEVOYE P., IBARRA, CAILLOIS Roger, Nouvelle édition augmentée 1983), Paris, Gallimard (coll. Folio), 2014.

LE GUIN Ursula K., *Les Dépossédés* (trad. PLANCHAT Henry-Luc), Paris, Robert Laffont, 2017.

LYOTARD Jean-François, *La Condition post-moderne*, Paris, Éd. de Minuit (coll. Critique), 1988.

MORE Thomas, *L'utopie* (préface de MAZAURIC Claude, trad. STOUVENEL Victor, revu et annoté par BOTTIGELI Marcelle), Nouvelle Édition, Paris, Libro, 2016.

NE VAR NE YOK, *“SERHILDAN” : LE SOULÈVEMENT AU KURDISTAN Parole de celles et ceux qui luttent pour l'autonomie*, Union Européenne, Niet!éditions, 2016.

ORWELL George, *1984*, New York, Signet Classics, 1961.

PEREIRA Irène, *Peut-on être radical et pragmatique ?*, Paris, Textuel (coll. « Encyclopédie critique »), 2010.

PETTI Alessandro, HILAL Sandi, WEIZMAN Eyal, *Decolonizing Architecture Art Residency, Architecture after Revolution*, Berlin, Sternberg Press, 2013.

ROCKER Rudolph, *Théorie et pratique de l'anarchosyndicalisme* (Préface de CHOMSKY Noam, trad. Normand BAILLARGEON), Bruxelles, Aden Éditions, 2011.

SOUS-COMMANDANT MARCOS, *¡ YA BASTA !* (trad. MUCNIK Anatole), Paris, Éd. Dagorno, 1996.

WITTGENSTEIN Ludwig, *Ein Reader*, Ditzingen, Reclam, 2011.

WITTIG Monique, *Les Guérillères*, Paris, Éd. de Minuit, 2014.

Table des matières

Préface	5
La médiathèque	15
Tout s'effondre	41
Les axiomes	75
Les digues	97
Bilbilographie	110

Remerciements

Lola-Lý Canac
Camille Fromonot
Johana Figliuzzi
Anne Kawala
Ksenia Khmel'nitskaya
Anne Laforet
Quentin Richter

